

ARAGON

Pour expliquer
ce que j'étais

nrf

GALLIMARD

Pour expliquer ce que j'étais et ce que je suis devenu, il est probable
qu'un romancier commencerait par s'en prendre à ma famille, y trouverait les
sources de mes idées et les causes de mes révoltes; et moi-même, lorsque j'en
mettrais en place un personnage, je m'inspirerais.

Mais pour ce genre de confession que j'attends, dont je ne suis pas l'objet
tant, si je la méritais à bien, j'a clope au premier pas devant cette maison, porte
de ma famille. Ce qu'elle avait de partialité jette trop facilement son fusil
d'évidence sur ce que je suis, l'explication ne peut être simple, trop
élémentaire. Je voudrais essayer de me tenir à un niveau plus élevé de l'histoire
humaine. Et puis, l'avouerais-je? moi qui ^{dans ma jeunesse} ai profondément affecté le mépris
de la famille au général, bref, ce concept si souvent utilisé à des
fins sociales discutables, il me répugne de dire, d'accuser de ma propre
famille des choses, peut-être graves, qui viendraient corroborer
mépris dont je faisais profession. Non, j'en ai pas envie que ma propre
famille soit un argument qui se justifie. J'ai plutôt l'envie de
prendre sa défense, tout à coup, de voir en elle et d'y voir juste
ce que tout autre que moi n'y pourrait voir, ses limites, ses limites
tout court, non pas ses limites. Je puis bien porter mes excursions sur
mes propres opinions. Que ma mère, que la mère de mon père.
Pour ce qui est de mon père, la loi ne donne le droit de la cour de
comme un étranger. Je n'ai donc pas besoin d'être humble, et tout son fils.
Et plus je vais dans cette vie, et plus je m'aperçois qu'il en est des
familles de la bourgeoisie comme de la mienne, l'ambivalence y est
mais l'ambivalence y est tout de même la règle. Je n'ai donc qu'à généraliser
qu'il est de passer les personnes, chères ou de haine, qui ont autorisé leur
enfance, et à dire: je suis d'une de ces familles bourgeoises qui...

Je suis d'une de ces familles bourgeoises, qui au début de ce siècle
vibrèrent encore le dos sous un monde (de préjugés) (et d'idées) défilant
avec la vie, un piano et quelques actions ou obligations, à côté de quelques
circulations de fonctionnaires, d'officiers de marine et de propriétaires terriens.

© *Éditions Gallimard, 1989.*

DITS ET NON-DITS D'UN MANUSCRIT

Aragon n'a pas laissé beaucoup d'inédits. Si l'on excepte tel ou tel poème écarté d'un recueil parce qu'il fait double emploi ou parce qu'il détonne, telle ou telle page de jeunesse oubliée ou négligée, on doit bien convenir que très peu de surprises sont encore à attendre. Pour l'essentiel, Aragon a livré tout de lui-même de son vivant.

Ou presque tout. Inutile de souligner que ce qu'il a réservé, retenu — faut-il écrire « dissimulé »? —, n'en prend que plus de sens et pose au moins une interrogation, d'autant plus insistante qu'à ceux qui lui survivent il a confié un mandat sans équivoque : de lui-même, après lui, ne rien laisser dans l'ombre.

Les pages qui suivent appartiennent à ce domaine qu'Aragon vivant n'a pas voulu donner à lire. Vingt-cinq pages recto verso, d'une écriture

serrée, sur mauvais papier 26/20 à réglures arraché à l'un de ces blocs-correspondance comme on en fabriquait pendant l'Occupation, et qui, à lui seul, permettrait de fournir une date approximative, si Aragon, dans le cours même de son texte, ne nous fournissait de suffisants éléments de datation : après la mort de sa mère (1942), pendant l'Occupation. Une note à l'encre noire et quelques ajouts, postérieurs à la coulée principale qui est, elle, donnée à l'encre bleue, apportent une date approximative mais suffisante : « Note de l'été 1945 ».

Si bien qu'on peut établir, avec une large marge de sécurité, que nous sommes ici en 1943, dans le moment d'ébranlement affectif qui suit la mort de Marguerite Toucas-Massillon et qu'on trouve dans « Le domaine privé » de En français dans le texte. Des pages rédigées d'un seul élan et sans doute très vite, comme c'est généralement le cas chez Aragon, sans (ou avec très peu) de repentirs, la recharge du stylo et l'afflux d'encre qui la signale intervenant au milieu d'une phrase, dans la même pression et le même mouvement de la main. Au cours de l'été 1945, l'écrivain relit son texte, il éprouve le besoin de le distancier par rapport à ce moment de la relecture, il procède à

ARAGON

Pour expliquer ce que j'étais

Pour l'essentiel, Aragon a livré tout de lui-même de son vivant. Ou presque tout. Inutile de souligner que ce qu'il a réservé, retenu — faut-il écrire « dissimulé » ? —, n'en prend que plus de sens et pose au moins une interrogation, d'autant plus insistante qu'à ceux qui lui survivent il a confié un mandat sans équivoque : de lui-même, après lui, ne rien laisser dans l'ombre.

Les pages que nous publions ici appartiennent à ce domaine qu'Aragon vivant n'a pas voulu donner à lire.

nrf



9 782070 715602

 89-1

A 71560

ISBN 2-07-071560-4